COMPAGNIE
JABERWOCK
co-direction artistique
DIDIER GIRAULDON & CONSTANCE LARRIEU

13 rue Galpin Thiou 37000 Tours
compagnie.jabberwock@gmail.com
compagniejabberwock.com

DANS LES MURS

revue de presse

SOMMAIRE

DANS LES MURS

RFL 101 ▪ décembre 2020 2
TV TOURS ▪ décembre 2020 2
La Terrasse ▪ décembre 2020 2
Théâtres.com ▪ décembre 2020 3
La Revue du spectacle ▪ décembre 2020 4
Sorties à Paris ▪ janvier 2021 6
Radio Campus Tours ▪ janvier 2021 6
Arts-Chipels.fr ▪ janvier 2021 7
La Nouvelle République ▪ janvier 2021 8
ManiThea ▪ janvier 2021 9
Spectacles Sélection ▪ février 2021 10
L'Humanité ▪ février 2021 11
L'Ours ▪ mars 2021 12

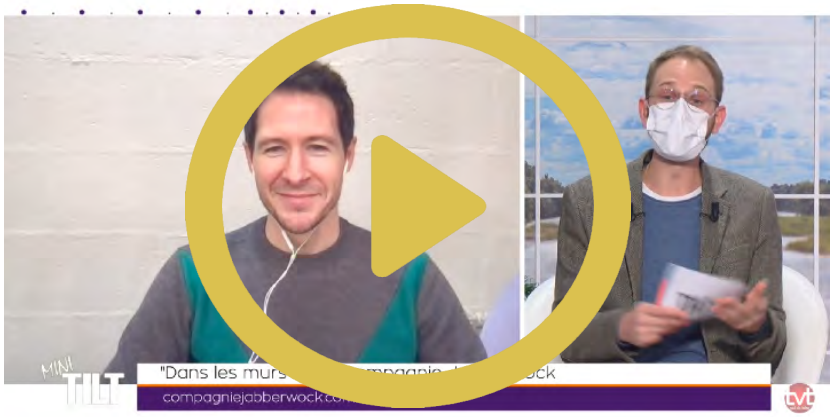
Les articles sont également accessibles en ligne
www.compagniejabberwock.com
rubrique PRESSE

Thé Art

RFL 101 ▪ 4 décembre 2020 ▪ par Abdelkader Naji

Mini Tilt

TV Tours ▪ 14 décembre 2020 ▪ par Samuel Collin
(à 8'55)



Dans les murs

La Terrasse ▪ décembre 2020 ▪ par Catherine Robert

Vincent Farasse s'empare de la question du mal-logement et mêle gravité et humour pour évoquer la situation des travailleurs pauvres.

« On a tendance à assimiler le fait d'être SDF à la mendicité, et le fait d'avoir un travail au fait d'être intégré socialement. », remarque Vincent Farasse. Expropriation, déclassement social, solitude et cadences affolantes du monde du travail sont au centre de la rencontre entre Eddy et Richard. Le second est entré chez le premier sans frapper. Dans un dispositif scénique adaptable, qui emprunte aux codes du film noir, Guillaume Clausse et Jocelyn Lagarrigue mènent une enquête à la fois intime et sociologique : dans une société où le nombre de ceux qui n'ont pas les moyens d'une survie confortable ne cesse de croître, comment admettre qu'il va falloir partager et comment apprendre à le faire ? Comment accepter de perdre individuellement pour gagner collectivement ? La question est évidemment politique et le théâtre y répond avec acuité et émotion.

Théâtre : « Dans les murs » de Vincent Farasse

Théâtres.com ▪ 21 décembre 2020 ▪ par Laurent Schteiner

La Compagnie Jabberwock vient de produire *Dans les murs* de Vincent Farasse mis en scène par Didier Girauldon. Ce spectacle, aux allures de fable sociale, déroule le champ de l'absurde que rejoint une réalité sociale criante d'injustices. A travers cette pièce, Vincent Farasse a choisi de décrire le quotidien désespéré de certains dans une société qui accroit les inégalités accusant une paupérisation d'une partie de la population.

L'histoire de prime abord fleure bon la comédie où le grotesque de la situation établit une ligne de fracture masquant la fragilité et la précarité de deux hommes. En fin d'après-midi, Richard pénètre dans un appartement et tombe nez à nez avec Eddy qui occupe visiblement les lieux. S'ensuit un dialogue ahurissant entre ces deux protagonistes. Eddy, visible occupant légitime des lieux s'insurge de l'arrivée inopinée de Richard. Ce dernier, connaissant l'ancien occupant de ces lieux, s'interroge sur la rapidité de la transaction et la légitimité d'Eddy à vivre dans cet appartement. L'absurdité est au comble. Puis le vernis de la première couche craque et une réalité sociale apparait plus criante. La pièce bascule alors vers le drame social. Vincent Farasse dénonce cette paupérisation d'une frange de la population qui dispose d'un emploi mais qui malgré ne peuvent se loger. Comment trouver un toit alors qu'on travaille ? Comment travailler si on passe le plus clair de son temps à rechercher un logement ou un abri pour passer la nuit ? Vincent Farasse souligne l'inhumanité et la violence que cette situation génère appelant certains à basculer dans la folie.

La mise en scène, reposant principalement sur le jeu des comédiens, appuie sur le caractère dérangeant et fantastique d'une société devenue inhumaine. Didier Girauldon explore cette dégringolade sociale terrifiante. Cette pièce, véritable miroir de nos peurs, témoigne d'une réalité sociale prégnante. Guillaume Clausse et Jocelyn Lagarrigue, tous deux excellents, nous présentent les traumatismes qui secouent leurs personnages jusqu'à la folie. Vincent Farasse jette par delà ce spectacle un cri d'alarme salutaire à l'heure où notre pays ne compte pas moins de 10 millions de pauvres.

Prochainement au théâtre de la Reine Blanche du 20 au 31 janvier 2021

«Dans les murs» Un homme entre dans son appartement et trouve un inconnu prétendant être chez lui…

LA REVUE DU SPECTACLE .FR

La Revue du spectacle ▪ 23 décembre 2020 ▪ par Bruno Fougniès

Gravée dans le bronze des incertitudes et des angoisses de notre époque, «Dans les murs» s'inscrit dans le contexte de la guerre du logement actuel. Qu'est-ce que cette guerre ? Celle que mènent de plus en plus de citoyens qui, en dépit d'un travail, ne trouvent pas de logements à louer. Des loyers trop chers, des garanties extravagantes demandées par les bailleurs, ou des propriétaires préférant garder leurs logements vides plutôt que de risquer les mauvais payeurs ou les difficultés économiques des locataires, autant de raisons qui transforment un simple bail en clef du paradis…

C'est ainsi qu'un logement, un banal appartement dans un immeuble d'une centaine d'appartements, devient ici le personnage principal autour duquel les deux protagonistes vont s'affronter. Voici la situation de départ. Une valse étrange et inquiétante qu'Eddy, Richard et les murs de l'appartement vont danser durant un peu plus d'une heure. Deux corps et un décor fait de murs pivotants qui lui donnent vie. C'est de leurs bras, de leurs rages et de leurs peurs que les deux personnages enlacent à tour de rôle ces murs, objets de toutes leurs convoitises.

Ce sont également deux discours qui joutent et boxent : l'un, celui d'Eddy, incarné par Guillaume Clausse, fait résonner les mots du locataire sans logement, l'autre, celui de Richard (le bien nommé), interprété par Jocelyn Lagarrigue, ceux du propriétaire qui ne parlent que d'ordre, les mots de celui qui se sent dans son droit. Car, à travers cette situation concrète, la pièce interroge essentiellement sur cette question de droit, de bon droit, en partant de celui au logement qui est de nature essentielle, mais auquel toute une partie de la population n'accède pas.

Flirtant parfois avec l'absurde, le texte de Vincent Farasse dévoile les ténèbres de ces situations tragiques cachées. De ces individus à la fois intégrés et exclus de la société. Une grande humanité se dégage de ces mots qui s'attachent à nous faire aimer ces personnes sensibles en évitant les pièges de l'absurde pour l'absurde. Des dialogues ciselés alternent sans défaut de rythme avec des monologues vivants.

Les deux comédiens semblent se régaler de ces personnages très colorés. Guillaume Clausse crée Eddy, le sans domicile, avec autant de cœur que de frissonnement épidermique. Très physique, il fait passer l'émotion intégralement par son corps et une incarnation entière. Jocelyn Lagarrigue, en contraste, semble un animal à l'affût de sa proie. Il est une inquiétante présence, dont le jeu ne se dévoile jamais tout à fait.

La mise en scène de Didier Girauldon donne du mouvement à une situation qui serait sinon très statique (unité de lieu, de temps et d'action). Elle s'ingénie à dynamiser les scènes par de constants déplacements des protagonistes et un jeu que les éléments de décor permettent : principalement deux pans de murs percés de deux portes, symétriques, que les interprètes manipulent et qui représentent ce Graal moderne, le logement.

Comment cette guerre finit-elle ? Qui gagne ? Qui perd ? Le spectacle laisse l'imaginaire des spectateurs répondre.

Pour l'anecdote (si l'on veut), un mot sur les déboires rencontrés par la Compagnie Jabberwock qui produit le spectacle. En dehors des règles actuelles qui ont empêché la création de la pièce dans la région de Tours le 17 décembre, un autre bâton a été jeté dans les roues du spectacle. La salle qui devait accueillir la création (La Pléiade, à La Riche, bourgade proche de Tours) l'a refusée quelques jours avant la première, par décision de la mairie semble-t-il. Sans justification précise…

Drôle de pied-de-nez du destin que de voir une pièce ayant pour fil narratif la difficulté de trouver un logement se voir «jetée à la rue» par des institutions locales… Par chance, et par grâce, et par respect pour le travail que font les compagnies dans tous les territoires, la ville de Saint-Cyr-sur-Loire a accueilli cette avant-première dans sa très belle salle L'Escale. Alors au passage, un grand merci à la commune de Saint-Cyr-sur-Loire qui a permis de sauver cette création.

Du 20 au 31 janvier 2021.
Du mardi au samedi à 21 h, dimanche à 16 h.
Théâtre de la Reine Blanche, Paris 18e, 01 40 05 06 96.
>> reineblanche.com

DANS LES MURS de Vincent Farasse

Sorties à Paris ▪ 21 janvier 2021 ▪ par Robert Bonnardot

«Dans les murs», une pièce de Vincent Farasse, dont j'aurais dû voir «Métropole» en avril 2020, au théâtre de Belle Ville, si la Covid n'en avait décidé autrement.

Anne Gouinguenet, pour «Sorties à Paris», a assisté au filage d'une répétition de «Dans les murs», ce spectacle aurait dû être programmé du 20 au 31 Janvier au théâtre de La Reine Blanche.

Il le sera... Dès que faire se pourra.

Anne, nous dit:
«Une intrigue bien ficelée, un magnifique spectacle et très bien joué avec un dénouement surprise, et tout ça pour trois carrés de chocolat !!!

Une pièce à ne pas manquer dès qu'elle sera à l'affiche, elle nous incite à souhaiter très vite le retour du chemin des théâtres...»

La Méridienne

Radio Campus Tours ▪ janvier 2021 ▪ par Mélissa P. Wyckhuyse

DANS LES MURS. QUAND LE THÉÂTRE DE L'ABSURDE S'ENRACINE DANS UNE VISION SOCIALE.

Arts-Chipels.fr ▪ 23 janvier 2021 ▪ par Sarah Franck

Humour – noir – et nonsense escortent cette fable sociale qui explore l'un des nombreux paradoxes de notre temps.

Un homme est entré. Il a installé son blouson sur la chaise. Pendant qu'il furète dans l'appartement, un autre homme entre : la porte n'était pas fermée à clé. Cependant le deuxième homme n'a pas l'air perdu. Les deux hommes sont étonnés. Le premier de trouver un intrus chez lui. Le second parce qu'il connaît bien cet appartement mais pas son occupant. On découvrira petit à petit qui sont les deux hommes et pourquoi tous deux se retrouvent dans cet appartement.

Un univers bien léché de propriétaires nantis

Il se sent chez lui, celui qui est entré. Il sait où trouver les verres et les boissons, connaît la place des choses, est familier non seulement des lieux mais des meubles qui le décorent. Passé le premier moment d'étonnement réciproque, ils commencent à parler, s'expliquent mutuellement les raisons de leur présence. Le premier a, dit-il, répondu à une annonce mettant l'appartement en location. Le second y avait, affirme-t-il, des amis proches. Très proches. Extrêmement proches. Si proches qu'ils pourraient être lui. Il y est comme chez lui, comme s'il y vivait. Il connaît tous les particularismes de la résidence, le soin apporté par la copropriété à ce que rien ne dépasse, à ce que les portes soient repeintes de manière identique et chacune selon la couleur de sa destination, que les noms inscrits sur les boîtes aux lettres soient indiqués de la même façon, dans la même typographie, sur le même papier, que chaque élément sans exception soit mis à sa place et que l'ensemble respire le calme et l'harmonie. Gare à ceux qui dérogent car ils devront faire face à une véritable guerre jusqu'à ce que les choses rentrent dans l'ordre !

Une fable sociale

A l'extase quelque peu totalitaire du chaque chose à sa place sous la surveillance attentive de chacun répond l'agressivité de l'intrus, qui joue sa survie dans ce décor dans lequel il a trouvé refuge. Car le premier homme qu'on a découvert dans l'appartement n'est pas un copropriétaire. Il cherchait un logement et s'est retrouvé là. Ce lieu pour lui, c'est la clé de sa survie. Il travaille mais son salaire ne lui permet pas de se loger. Et sans domicile fixe, comment trouver un travail alors que c'est l'une des premières questions qu'on vous pose ? Peu à peu son histoire se dévoile. Il avait un logement, et une femme. Elle l'a quitté, il n'a plus été en mesure de payer. On l'a chassé de chez lui, on a mis son mobilier au garde-meubles. Un garde-meuble qu'il paie alors qu'il ne peut plus payer son loyer. Une mesure inique. Lui, ce qu'il aurait préféré, c'est les meubles dehors et lui dedans, au sec. Il a expérimenté Emmaüs, la chasse chaque jour à l'endroit où dormir qui prend le temps où l'on devrait travailler, les réveils à sept heures du matin où il faut dégager, laisser la place pour ne revenir, si on a de la chance, que le soir venu – une situation qui est aujourd'hui celle d'un nombre croissant de travailleurs. Cet appartement, c'est la condition de sa survie et il se battra comme un désespéré pour le conserver.

Humour et nonsense

Le dialogue entre les deux hommes emprunte tous les codes du théâtre de l'absurde. La femme de l'homme qui a trouvé refuge dans l'appartement l'a quitté avec ses deux enfants pour échanger leur espace exigu pour un trois pièces et l'homme qui va avec, qui l'a abandonnée pour un cinq pièces et la femme qui va avec. Et justement l'appartement autour duquel les deux personnages se disputent est prévu pour une femme et deux enfants, et l'« ami » du propriétaire a lui-même une femme et deux enfants. L'intrus affirme avec véhémence qu'il est l'occupant légitime tandis que le propriétaire

fait figure d'arrivant intempestif, ne dévoilant que progressivement son lien avec l'appartement. Il pousse l'autre, en questionnements de plus en plus incisifs qui tombent en avalanche jusqu'à l'acculer dans ses derniers retranchements, vers la reconnaissance de l'absurdité de la situation. On voit passer l'hypothétique agent immobilier devenu castor, basset ou écureuil au gré des évocations avec sa face de rat mutique. Fantasme et réalité cohabitent jusqu'à ce que la situation se cristallise autour de deux malheureux carrés de chocolat qui serviront de détonateur à l'affrontement – inévitable – entre les deux hommes. On croyait le théâtre de l'absurde disparu avec les années 1950. Le voilà ressurgi soixante-dix ans plus tard dans une âcre farce grinçante, comme le reflet de la société d'aujourd'hui.

NB Les dates de représentation ont été, pour certaines, annulées, et sont, pour d'autres, sous réserve.

« Dans les murs », glaçant d'actualité

La Nouvelle République ▪ 29 janvier 2021 ▪ par Delphine Coutier

Au plateau, deux hommes ; un appartement. Qui, ici, est chez lui ? Qui, des deux protagonistes, est dans son bon droit ? Eddy, premier arrivé dans l'appartement au confort certain qu'il semble découvrir, ou Richard, entré, lui, en toute assurance, sans frapper.

De droit, il en est question de bout en bout dans ce texte mordant de Vincent Farasse. Du droit au logement, du droit à une vie digne, du droit des travailleurs précaires, ceux qui travaillent mais qui ne trouvent pas à se loger. Eddy, on le comprend, est de ceux-là. Du boulot, il en a. Un logement, il en a eu un. La spéculation, les loyers qui enflent toujours, la soif des propriétaires l'ont poussé à la rue.

Entre Eddy et Richard commence alors un dialogue de sourds, une confrontation implacable où l'humour et l'absurde cohabitent. Dans les murs met en scène deux comédiens formidables (Guillaume Clausse et Jocelyn Lagarrigue) dans un duel psychologique et terriblement d'actualité. C'est à L'Escale que les professionnels, programmateurs, ont pu assister à la générale de la pièce. Le public, lui, devra encore attendre.

Dans les murs

ManiThéa ▪ février 2021 ▪ par Catherine Correze

Un seul appartement, deux hommes. A qui est ce lieu ? A l'un ou à l'ami de l'autre ? Le texte de Vincent Farasse met le logement au cœur du débat. Conflit, discussion, contradiction. L'un des deux ment, mais lequel ? Une situation qui nous semble absurde mais qui fait écho à une réalité sociale actuelle.

On pourrait être dans un polar tant l'issue de l'intrigue est incertaine et obscure, la pièce dévoilant peu à peu les motivations des deux protagonistes jusqu'à l'affrontement final.

On pourrait tout aussi bien être en train de regarder un épisode de la série Black Mirror. Une série d'anticipation ou l'absurde côtoie les aspects les plus sombres de notre civilisation.

La problématique du mal logement et des expulsions sauvages à seul fin de rentabilité sont abordées ici de façon originale.

Le logement représente le bonheur ultime, la réussite optimale. Cette habitation sans charme, exactement identique aux cent autres de la résidence est décrite comme le paradis. Il ne fait pourtant pas particulièrement rêver cet appartement, uniformisation à l'excès, règles de «vie commune» strictes, surveillance contrôlée des voisins, harmonisation des étiquettes de boites aux lettres sous peine de rappel à l'ordre… Ce sont les clichés de l'urbanisme parfait, le nirvana atteint grâce à l'accès au logement. Car on ne parle pas ici de « petit confort » mais de survie, de minimum nécessaire et vital. Un toit au lieu d'une tente, un logement plutôt qu'une place dans un foyer de nuit, le paradis en opposition à la descente aux enfers.

La pièce, à la fois absurde et oppressante, s'ancre dans ce phénomène qui prend de plus en plus d'ampleur et qui donne des situations dramatiques.

Une pièce très intéressante à la fois sauvage, drôle et poétique.

Prochaine dates : Tours – 3 février 2021 / Vierzon 11 et 12 mars 2021

DANS LES MURS

SPECTACLES SELECTION
LA LETTRE DES AMATEURS D'ARTS ET DE SPECTACLES

Spectacles Sélection ▪ 3 février 2021 ▪ par Annick Drogou

Texte de Vincent Farasse. Mise en scène Didier Girauldon. Avec Guillaume Clausse et Jocelyn Lagarrigue.

Sur un espace scénique minimaliste, des volumes mobiles matérialisent les pièces de l'appartement, les portes s'ouvrent vers l'intime ou le collectif. Deux hommes vont s'y côtoyer, confesser, heurter, dans une situation ambiguë et déconcertante. Chacun d'entre eux est un intrus à sa manière. Le premier à occuper les lieux revendique le droit imprescriptible de tout travailleur honnête à se loger décemment, le second invoque le respect dû à la propriété. Qui sont-ils ? Où est le propriétaire des lieux, qui semble s'être escamoté si bizarrement ? Dans une atmosphère de roman policier, l'affrontement met aux prises un homme fragile et fébrile aux marges du délire, engoncé dans sa révolte et ses certitudes, acculé à l'aveu et à la violence du désespoir, et face à lui, un inquisiteur souriant et tenace, qui le pousse dans les retranchements de ses incohérences, jusqu'au point de rupture où lui-même laisse exploser, à son tour, une virulence hors de propos. Deux carrés de chocolat font-ils la différence entre leurs hargnes respectives ?

On prend vite conscience que le véritable protagoniste de ce drame tragique et grinçant est le lieu habitable. Édénique mais concentrationnaire dans le jardin en contrebas, ou refuge aléatoire et menacé dans l'univers des pauvres.

Le duel verbal, d'abord essoufflé ou courtoisement ironique, se mue en confrontation physique et oppressante et on mesure combien l'âpreté confortable du propriétaire défend, bec et ongles, son pré carré au mépris de toute humanité. L'un défend sa dignité, l'autre l'exclusivité de ses murs. Tous deux incarcérés dans l'absurdité.
Un spectacle convaincant grâce au jeu efficace des deux comédiens, dérangeant dans la thématique abordée, salutaire par sa tonalité ironique, déjantée et sans concession.

Théâtre. «Dans les murs», comme un polar à la recherche du toit perdu

L'Humanité ▪ 15 février 2021 ▪ par Gérald Rossi

l'Humanité

+

Le texte de Vincent Farasse, mis en scène par Didier Girauldon, est une farce amère sur le droit au logement pour tous.

Comme dans un polar glacé. Un brin british aussi, en convoquant rire et absurde, parce que le metteur en scène, Didier Girauldon, a travaillé plusieurs années outre-Manche et qu'il en a rapporté quelques influences.

Un homme dont on ne sait d'abord rien (interprété par Guillaume Clausse), entre dans un appartement, symbolisé sur la scène par deux pans de murs modulables et deux portes aussi marron que banales.

Quelques instants après, un second individu (Jocelyn Lagarrigue) fait son entrée. Et les deux marquent le même étonnement, chacun revendiquant d'habiter dans ce logis.

Vincent Farasse s'empare à bras-le-corps du mal-logement

Une répétition a été présentée devant un groupe de professionnels, alors que la pièce aurait dû être créée en décembre. La compagnie Jabberwock, comme l'ensemble de la profession, espère des jours meilleurs. Sachant, hélas, que le thème du spectacle restera longtemps d'une chaude actualité, même au cœur des hivers. Car Vincent Farasse (dont le texte est publié chez Actes Sud-Papiers) s'empare à bras-le-corps de la question du logement, ou plus précisément du mal-logement. Sans pour autant proposer un théâtre documentaire, bien que le propos soit documenté. Tout a commencé pour lui par une visite dans un centre d'hébergement d'Emmaüs. Il explique avoir alors découvert, et la tendance est en constante augmentation, que des personnes disposant d'un emploi et donc d'un salaire, généralement certes assez bas, et parfois pas vraiment déclaré, ne parviennent plus à se loger.

«Près de 15 millions de personnes sont touchées (…) par la crise du logement. 24 e édition du rapport annuel sur «L'état du mal-logement en France»

Eddy, le premier des deux protagonistes, est de ceux-là. Il a dû abandonner son petit studio quand le propriétaire a voulu en augmenter le loyer. Ce n'est pas tout à fait par hasard qu'il se retrouve dans cette copropriété coquette et policée, mais, suspense… C'est aussi à la lumière de la 24e édition du rapport annuel sur «L'état du mal-logement en France» que Dans les murs a vu le jour. Rapport de 2019 qui souligne que «près de 15 millions de personnes sont touchées (…) par la crise du logement», dont 4 millions en situation de logement précaire ou même sans abri. Une situation pas très neuve, précise aussi Vincent Farasse, qui note que, déjà, sous le second Empire (1852-1870), «période de capitalisme débridé sur fond de spéculation immobilière, on ne cessait de comprimer les salaires tandis que les loyers ne cessaient d'augmenter, beaucoup d'ouvriers se retrouvèrent ainsi forcés de dormir dans la rue ou dans des baraquements».

Un siècle et demi plus tard, les mêmes causes produisent les mêmes effets, et le capitalisme qui s'est actionnarisé et mondialisé ne ruisselle toujours que dans le sens des possédants. L'un des deux personnages, d'ailleurs, à son infime niveau est l'un d'eux. Ce qui va le conduire, même si le final n'est pas le meilleur moment de la pièce, à se transformer en criminel, pour en somme sauver sa bourse.

Spectacle programmé en février à Tours, en mars à Vierzon, et à Paris, Théâtre de la Reine-Blanche, en mai ou à l'automne prochain.

Sur les planches
Entre quatre murs, la lutte des loyers

L'ours ▪ mars 2021 ▪ par André Robert

Dans les murs de Vicent Farasse, vu au Théâtre de la Reine Blanche. Une tournée est prévue...

Avec *Dans les murs* c'est le problème du logement qui est mis au coeur de l'action théâtrale par l'auteur, Vincent Farasse.

Pour que ça marche, il faut éviter arguments et concepts exposés directement mais recourir à la fable - comme le péconisait Brecht dans son Petit organon pour le théâtre. Ici la fable consiste en la rencontre de deux hommes dans un appartement (dispositif scénique mobile exprimant la fonctionnalité d'une habitation contemporaine), dans lequel le premier personnage (Eddy) vient d'emménager tandis que le second (Rihard) y pénètre sans clé et en connaît tous les recoins, prétendant être *« chez un ami »*. Une situation d'abord burlesque est ainsi isntallée, un dialogue insolite se noue, un peu comme dans *Pour un oui, pour un non* de Nathalie Sarraute.

Dans un monologue central, Eddy décrit de qu'ont été son parcours, sa chute depuis son divorce et son expuslion - pour cause de spéculation immobilière - du logement où il vivait, et dont il payait régulièremet le loyer. *« Un matin les gendarmes ont frappé à la porte [...] Ils m'ont tout bonnement flanqué à la porte [...] Alors je reste à la rue ? C'est ça. Et je paye le loyer du garde-meuble ? »* Par un inexpliquable mystère, le voici, épuisé, dans ce petit appartement d'une copropritété de banlieue. Alors que,
accentué par le jeu des lumières (remarquable, dû à Mathilde Chamoux), une atmosphère surnaturelle se manifeste ça et là (à laquelle contribue la musique créée par David Bichindaritz), Richard exprime, quant à lui, un lourd sens du réel et tous les stéréotypes du petit propriétaire, fier de l'être. De pas antipathique qu'il était initialement, il va finalement se révéler, à la place de *« l'ami »* du début, comme le possesseur de l'appartement : *« le vice est présent partout. Mais il est très rapidement identifié et neutralisé [...] Je peux vous assurer que les copropriétaires ont l'oeil ... »* A partit de ce état d'esprit, il entraînera le malheureux Edyy dans uen joute bientôt fatale.

Dirigé par Didier Girauldon, le jeu des deux comédiens (Guillaume Clausse, Jocelyn Lagarrigue) s'avère prenant et très physique, particulièrement dans l'ultime scène de lutte (réglée comme une chorégraphie par Emmanuel Lanzi). Par ce spectacle de la Compagnie Jabberwock, à la fois socialement fort tout en étant plaisant à regarder, notre esprit critique vis-à-vis des politiques et des réalités du logement se trouve judicieusement tenu en éveil.

COMPAGNIE
JABBERWOCK
compagniejabberwock.com

direction artistique
DIDIER GIRAULDON & CONSTANCE LARRIEU

La Compagnie Jabberwock est conventionnée par la Région Centre-Val de Loire
et soutenue par la Ville de Tours, le Conseil Départemental d'Indre-et-Loire et le Ministère de la Culture (DRAC Centre-Val de Loire)

DANS LES MURS
revue de presse (avril 2021)

crédit photo
Jonathan Michel